

mer ce contrat, on convoqua dans la ville de Soria les cortès du royaume de Castille; mais pendant que cette assemblée délibérait, un seigneur appelé Nuño Almeyar (\*) enleva le jeune Alphonse VIII des mains de ceux qui allaient le livrer à son oncle. Il l'emmena d'abord à Saint-Etienne de Gormaz, ensuite il le conduisit à Atienza, enfin il s'arrêta dans la ville d'Avila, dont les habitants se consacrèrent à la défense du jeune prince jusqu'à ce qu'il eût atteint sa onzième année; ce qui leur mérita le surnom de fideles d'Avila. Cependant Ferdinand, furieux d'avoir été joué, se rendit maître, soit par force, soit de bon gré, de la plus grande partie du royaume, et même de Tolède, qu'il administra comme tuteur du jeune roi.

L'Aragon se trouva bientôt dans des embarras semblables à ceux dont la Castille avait à souffrir. Le mari de la reine Pétronille ayant fait un voyage en Italie, mourut à Saint-Dalmace, village situé au pied des Alpes, le 6 août 1162 (\*\*). Il laissait plusieurs enfants; et par son testament, fait seulement de vive voix, il leur donna pour tuteur le roi Henri II d'Angleterre, et divisa entre eux ses États de la manière suivante: Ramon, qui était l'aîné et qui prit le nom d'Alphonse II, régna sur l'Aragon et sur la Catalogne; don Pedro, le second, eut en partage la Cerdagne et tout ce que son père possédait dans la Gaule narbonnaise; don Sancho, le plus jeune de ses fils, n'héritait d'aucun de ses États: il fut seulement substitué à ses deux frères, pour le cas où ceux-ci viendraient à mourir avant lui sans enfants. Ramon Berenguer avait aussi une fille nommée dona Dulce, qui fut par la suite mariée au roi Sanche de Portugal. La reine Pétronille n'avait ni le talent ni la force nécessaire pour

gouverner l'Etat, qui bientôt éprouva les conséquences de sa faiblesse. Un imposteur se fit le chef des mécontents et de ces gens qui sont en tout temps prêts à fomenter le désordre. Il avait quelques traits de ressemblance avec Alphonse le Batailleur, mort il y avait vingt-huit ans à la bataille de Fraga. Il se fit passer pour ce prince: il disait que, fatigué des choses de ce monde, il s'était déguisé pour aller prendre part aux guerres que les chrétiens faisaient contre les Sarrasins dans la terre sainte. Le vulgaire, naturellement enclin à écouter les fables les plus absurdes, enchérisait encore sur les récits que faisait le faux Alphonse. Le parti que cet imposteur avait su se faire menaçait de bouleverser le royaume. Heureusement, avant qu'il eût eu le temps de troubler sérieusement la paix publique, il fut arrêté à Saragosse, où la reine Pétronille le fit pendre. L'année suivante, les cortès générales d'Aragon et de Catalogne se réunirent à Barcelone. La reine, à la demande des riches hommes et des infants, abdiqua la royauté en faveur de son fils. Ce jeune prince, né en 1152, avait alors à peine onze ans; mais on le déclara majeur, et les Aragonais pensèrent qu'il valait mieux être gouverné par un enfant que par une femme.

Les circonstances se présentaient aux Almohades d'une manière trop favorable pour qu'ils ne fussent pas tentés d'en profiter et pour qu'ils n'essayassent pas de recouvrer ce qui leur avait été enlevé; aussi, au commencement de l'année 556 de l'hégire (1160 de Jésus-Christ), Abd-el-Moumen passa lui-même en Espagne. Mais il n'avait amené que des forces insuffisantes, et toutes ses opérations se bornèrent à la prise d'un château dans les environs de Badajoz. Ensuite il retourna en Afrique, afin de préparer une nouvelle expédition, car les chrétiens n'étaient pas les seuls ennemis qu'il eût à combattre dans la Péninsule; Mohammed-ben-Sad, roi de Valence, de Murcie et de Jaen, faisait

(\*) Suivant Ferreras, Almeyar.

(\*\*) Il y a dans Ferreras le 15 août: c'est évidemment une erreur. Le moine de Ripoll porte la date du 8 des ides d'août de l'année 1200 de l'ère d'Espagne; et Blancas le 8 des ides d'août de l'année 1162 de J. C.

aux Almohades une guerre sans relâche. Le jeudi 20 resjeb 557 (5 juillet 1162), il entra dans la campagne de Grenade, et livra aux Almohades une bataille, qui, disent les écrivains arabes, fut tellement meurtrière pour les deux partis, qu'on la surnomma azabicat, c'est-à-dire l'effusion du sang. Dans cette journée, Ben-Sad eut le désavantage. Il se retira dans les Alpuxarras, où il ramassa de nouvelles troupes, à la tête desquelles il revint, deux mois plus tard, le 12 sjawal 557 (lundi 24 septembre 1162), livrer dans les mêmes lieux une nouvelle bataille aux Almohades, sans pouvoir les vaincre.

Cependant, Abd-el-Moumen avait rassemblé des forces considérables et il s'apprêtait à passer en Espagne, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut, suivant quelques auteurs, le 8, et, suivant d'autres, le 10 sjumada posterior de l'année 558 (mardi 14 ou jeudi 16 mai 1163). Il eut pour successeur Youssouf-Abu-Yacob, un de ses fils. Celui-ci ne crut pas prudent de commencer son règne par une guerre en Europe; il pensa qu'il était sage avant tout d'affermir sa puissance en Afrique. Il licencia donc presque toutes les troupes que son père Abd-el-Moumen venait de rassembler, et il resta huit années avant de songer à repasser en Espagne. Il ne faudrait pas croire néanmoins que, pendant ce temps, les campagnes de l'Andalousie ne furent troublées par aucun cri de guerre. Ben-Sad ne cessait de combattre les Almohades. Le 8 du dernier mois de l'année 560 (16 octobre 1165), le roi de Valence livra dans les environs de Murcie une bataille à ses ennemis. Malgré tout le courage dont il fit preuve dans cette rencontre, Ben-Sad ne put l'emporter sur eux, et le secours de plusieurs milliers de chrétiens qui combattaient dans ses rangs ne put le garantir d'une défaite. Les auteurs arabes, avec l'exagération toute orientale qui leur est habituelle, racontent que les clameurs des guerriers et le cliquetis des armes produisirent un tel retentissement, qu'il ébranlait les airs jus-

qu'à plusieurs lieues de distance, et qu'on l'entendait encore, même plusieurs jours après que la bataille eut cessé (\*).

ALPHONSE VIII COMMENCE A RÉGNER PAR LUI-MÊME. — IL ENTRE DANS TOLEDE. — MORT DE MANRIQUE DE LARA. — ALPHONSE VIII EST RECONNU MAJEUR ET SE MARIE AVEC DONA LEONORE D'ANGLETERRE. — MORT DE BEN-SAD. — MARIAGE DE YOUSOUF-ABU-YACOB AVEC LA FILLE DE BEN-SAD. — MORT DE FERDINAND DE LÉON. — SON FILS ALPHONSE IX LUI SUCCEDE. — MORT DE YOUSOUF-ABU-YACOB. — SON FILS YACOB LUI SUCCEDE. — BATAILLE D'ALARCOS. — MARIAGE DE DONA BERENGUELA DE CASTILLE AVEC LE ROI DE LÉON. — MARIAGE DE BLANCHE DE CASTILLE AVEC LOUIS VIII.

Le repos où le nouvel émir des Almohades Youssouf-Abu-Yacob laissait les chrétiens fut un grand bonheur pour le roi de Castille. Chaque jour lui faisait regagner un peu de l'autorité dont les partis s'étaient emparés. Beaucoup de seigneurs pensaient qu'Alphonse, ayant atteint sa onzième année, pouvait exercer l'autorité royale. Ils citaient l'exemple des Aragonais, qui venaient de confier le gouvernement à un souverain qui n'était guère plus âgé. Ils lui adressaient donc des lettres et des envoyés pour le presser de prendre lui-même les rênes de l'Etat. Ce jeune prince, cédant à leurs instances, se décida à parcourir son royaume et à visiter chacune de ses villes. Ceux qui dans le principe accompagnaient le roi étaient en petit nombre: c'étaient quelques seigneurs castillans et une garde de cent cinquante cavaliers que les fidèles d'Avila lui avaient donnée pour défendre et protéger sa personne. C'étaient de bien faibles ressources pour reconquérir un royaume; mais Alphonse avait en sa faveur toutes les haines que les tyrannies des seigneurs avaient soulevées; il avait pour lui la mémoire de Sancho le Regretté. Aussi beaucoup de villes et de forteresses ne se bornèrent pas à lui ouvrir volontai-

(\*) Conde, Historia de la dominacion de los Arabes en España, 3<sup>e</sup> p., co. XLVII.

rement leurs portes, elles lui offrirent de l'argent, des vivres, et tout ce dont il pouvait avoir besoin, et bientôt il fut à la tête d'une petite armée. La première conquête d'une véritable importance qu'il osa tenter fut celle de la cité impériale, celle de Tolède, la capitale de ses États. Il dut le succès de cette entreprise à l'un des principaux citoyens de cette ville, nommé don Estevan Illan. Celui-ci venait de faire bâtir à ses frais, dans la partie la plus élevée de Tolède, l'église de San Roman. Auprès de cette église il avait construit une tour, qui servait à la fois d'embellissement et de forteresse. Don Estevan avait reçu de don Ferdinand Ruiz de Castro, qui gouvernait la ville, quelques sujets de mécontentement : il embrassa donc avec ardeur le parti du jeune roi. Il le fit entrer dans Tolède à l'aide d'un déguisement, et lui ouvrit la tour de San Roman sur laquelle on arbora l'étendard royal. Ensuite on se mit à crier sur les places publiques qu'Alphonse, le roi, était dans la ville. A cette nouvelle, le peuple commença à s'émouvoir. Les habitants prirent les armes : les uns pour défendre l'autorité de don Ferdinand Ruiz de Castro, mais le plus grand nombre en faveur du jeune roi ; en sorte que le gouverneur ne se trouvant pas en état de résister dans la ville, l'abandonna en fuyant et se retira à Huète. Ce fut le 26 août 1166 que le roi fut ainsi proclamé dans Tolède.

Don Ferdinand Ruiz de Castro, retiré à Huète, ne cessait de faire des courses sur le territoire de Tolède. Don Manrique, à la tête d'une partie de l'armée royale, marcha au-devant de lui. Les deux troupes se rencontrèrent et combattirent avec acharnement ; mais don Manrique de Lara ayant été tué d'un coup d'épée, les troupes qu'il commandait prirent la fuite. Cette mort contribua beaucoup à augmenter cette haine des Lara et des Castro qui avait déjà occasionné tant de troubles dans le royaume et qui devait encore causer tant de maux. Malgré cet échec, le jeune Alphonse n'en continua pas moins à ranger sous son au-

torité un grand nombre de villes. Celle de Zurita, qui était défendue par Lope de Arenas, un des lieutenants de Ruiz de Castro, n'ayant pas voulu ouvrir ses portes, Alphonse, en forma le siège. Elle se défendit pendant quelque temps ; mais le gouverneur ayant été assassiné par un de ses domestiques, la place ne tarda pas à se rendre. C'est ainsi, en s'occupant à recouvrer pied à pied le royaume de son père, dont quelques sujets rebelles lui disputaient la possession, qu'Alphonse atteignit enfin la majorité fixée par le testament. Il avait, atteint sa quinzième année lorsqu'il réunit en 1170 les cortès de Castille dans la ville de Burgos. Cette assemblée déclara traître quiconque garderait contre la volonté du roi les villes qui lui avaient été confiées. Don Ferdinand Ruiz de Castro n'ayant plus de prétexte pour retenir les places qui étaient entre ses mains, les remit au roi ; et craignant le ressentiment que sa résistance avait dû exciter, il quitta la Castille pour se réfugier chez les musulmans. Il ne se borna pas à chercher un asile sur leur territoire ; il déclara publiquement qu'il renonçait à sa patrie, et par cette déclaration, devenu étranger, il se mit à courir et à ravager les frontières de la Castille.

On voit combien les mœurs de cette époque différaient des principes reçus de nos jours : maintenant, celui qui combat contre ses concitoyens encourt la peine de mort ; les lois et le cri public le flétrissent du nom de traître. Dans cet âge, au contraire, que les amis du bon vieux temps citent comme étant par excellence l'âge de la loyauté et de la chevalerie, il suffisait d'accomplir quelques formalités pour avoir le droit de porter sans déshonneur les armes contre son pays, ou de manquer à la foi qu'on avait jurée à son seigneur. Il suffisait, disait-on alors, de se dénaturiser (*desnaturalisar se*). Toute prévention à part, est-ce que les principes de notre temps ne sont pas préférables ? est-ce qu'ils ne sont pas plus conformes à la raison ?

Les cortès de Burgos s'occupèrent

aussi de marier le jeune roi de Castille, qui épousa, au mois de septembre suivant, Léonore, fille de Henri II d'Angleterre et de Léonore d'Aquitaine. Une étroite alliance existait entre Alphonse d'Aragon et le roi Henri II d'Angleterre, qui avait été désigné par Ramon Berenguer pour tuteur de ses enfants. Ce mariage fut donc une raison pour accroître encore la bonne harmonie entre Alphonse de Castille et Alphonse d'Aragon. Une foule de rapports tendaient à rapprocher ces jeunes princes : ils portaient le même nom, avaient à peu près le même âge et avaient des intérêts semblables. Tous deux avaient à se plaindre du roi de Navarre : ils formèrent donc une ligue contre ce souverain, et se donnèrent respectivement des places de sûreté.

Il serait trop long de rapporter ici les troubles que causèrent encore dans le royaume les haines des Castro et des Lara, ou les guerres qui eurent lieu entre la Navarre, l'Aragon et la Castille. Il est un fait cependant qui mérite d'être cité, pour prouver combien à cette époque la mémoire du Cid exerçait encore d'influence. Dans une des nombreuses incursions que le roi de Navarre fit dans la vieille Castille, il pénétra jusqu'aux environs d'Atapuerca, et il s'en retournait chargé de butin, quand l'abbé de San Pedro de Cardena, touché par les larmes des pauvres gens dont son armée emmenait les troupeaux et emportait toute la fortune, s'efforça de le rejoindre. Il lui dit qu'il n'était pas juste de faire retomber sur de malheureux laboureurs les maux de la guerre que se faisaient les rois. Il le supplia de faire rendre à ces infortunés ce qui leur avait été enlevé. L'abbé, gardien du tombeau du Cid, avait fait porter devant lui l'étendard de ce guerrier. Le roi, plein de vénération pour cette glorieuse bannière, ordonna de restituer aux laboureurs ce qui leur avait été pris. Les marques de son respect ne se bornèrent pas là : il voulut reconduire lui-même ceux qui la portaient, et les escorter jusqu'à l'endroit où elle restait ordinairement déposée.

Lorsque ces querelles entre les rois chrétiens étaient pendant quelque temps suspendues, alors ils en profitaient pour combattre leur ennemi commun : ils tournaient leurs armes contre les musulmans. C'est ainsi qu'Alphonse VIII fit la conquête de Cuenca, tandis que, de leur côté, Alphonse d'Aragon et Ferdinand de Léon leur enlevaient plusieurs villes d'une moindre importance. Les Almohades de l'Andalousie, qui chaque jour se voyaient arracher quelque partie de leur territoire, réclamèrent l'assistance de leur souverain Youssouf-Abu-Yacob. Celui-ci fit en Espagne plusieurs expéditions, sans obtenir aucun avantage. Il ne pouvait en être autrement, car les Almohades n'avaient pas seulement à combattre les chrétiens, il fallait encore qu'ils fissent la guerre aux musulmans des royaumes de Valence et de Murcie. Youssouf-Abu-Yacob, dans le but de mettre un terme aux discordes qui divisaient les musulmans d'Espagne, résolut de contracter une alliance avec les Ben-Sad. Le roi de Valence, Mohammed-Ben-Sad, était mort dans le courant de 567 (1172). Il avait laissé pour successeur Abul-Hégiag-Youssouf-Ben-Mohammed-Ben-Sad. Il avait aussi laissé une fille, et, disent les auteurs arabes, en 570 (1174), l'empir Al-Moumenin-Youssouf-Abu-Yacob épousa la charmante fille de Mohammed-Ben-Sad, sœur du souverain de l'Espagne orientale. Ce mariage fit cesser pour un instant les guerres que les musulmans se faisaient entre eux. Mais cette tranquillité passagère ne put leur rendre la supériorité sur les chrétiens. En 1184, Youssouf-Abu-Yacob dirigea lui-même une expédition en Portugal. Il alla assiéger Santarem, et mourut, disent quelques auteurs, des blessures reçues dans un combat que les chrétiens lui firent, sous les murailles de cette ville, le mardi 13 rabia posterieure 580 (24 juillet 1184). Suivant les autres, il se noya pendant la retraite en traversant le Tage. Il eut pour successeur son fils Yacob-Ben-Youssouf, qui repassa précipitamment en Afrique pour y assurer sa domination.



Quatre années plus tard, mourut le roi Ferdinand de Léon. Ce prince ne fit rien dans le cours de sa vie qui pût recommander sa mémoire à la postérité. Quelques auteurs jugent avec une grande sévérité la conduite qu'il a tenue pendant la minorité de son neveu; ils l'accusent d'avoir voulu en profiter pour s'emparer de la Castille. Si cette accusation ne nous paraît pas assez prouvée pour que nous y associions, les faits au moins la rendent assez probable pour que nous ne la combattons pas.

Ferdinand eut pour successeur son fils Alphonse IX. A peine sur le trône, ce jeune prince épousa Thereza, fille du roi de Portugal. Ce mariage fut déclaré illégitime par l'Eglise, à raison de la parenté qui existait entre les époux; et comme ils refusaient de se séparer, l'excommunication fut lancée contre eux et l'interdit fut mis sur le royaume. Il ne fut levé qu'en 1195, lorsque le roi renvoya dona Thereza en Portugal.

Les mêmes querelles qui avaient séparé Alphonse VIII et son oncle Ferdinand continuèrent, sous le nouveau roi, à diviser les royaumes de Léon et de Castille. Cependant, en 1195, le danger commun et les préparatifs que faisait l'émir-al-moumenin, durent momentanément les réunir. Don Martin, archevêque de Tolède, entraîné par son zèle pour la religion, avait fait, à la tête de ses hommes d'armes, une irruption dans l'Andalousie; il avait mis le pays à feu et à sang et était revenu chargé de riches dépouilles. Les musulmans, pour tirer vengeance de cette agression, rassemblèrent tout ce qu'ils avaient d'hommes en état de porter les armes. La guerre sainte fut aussi prêchée en Afrique; et l'émir-al-moumenin Jacob-Ben-Youssouf passa en Espagne avec une armée formidable. Alphonse de Castille, averti des préparatifs que faisaient les musulmans, demanda des secours au roi de Léon et au roi de Navarre, don Sanche, qui, depuis environ une année, avait succédé à son père don Sanche le Savant (el Sabio). Ces deux princes

promirent de lui amener des troupes. Fort de cette promesse et plein de confiance en l'armée qu'il conduisait, Alphonse VIII, sans attendre les secours qu'on lui annonçait, marcha au-devant des musulmans, qui avaient déjà passé la Sierra Morena, et vint camper en face d'eux, dans les environs d'Alarcos. Plusieurs des officiers du roi voyant combien l'armée musulmane était nombreuse, jugèrent qu'il était prudent d'attendre l'arrivée des troupes de Léon et de Navarre; les autres, au contraire, disaient que les attendre serait leur laisser une part dans l'honneur de la victoire et dans le riche butin qui devait en être le prix. Ils étaient d'avis qu'il fallait combattre à l'instant même. Ce conseil fut celui qui flatta davantage le courage du roi. Le mercredi 9 de siban 591 (19 juillet 1195), il rangea son armée en bataille. Sa cavalerie, composée en grande partie des religieux de Calatrava, de Saint-Jacques et de Saint-Julien, se précipita sur l'armée ennemie et parvint à pénétrer au milieu des masses épaisses qu'elle présentait. Mais là, entourée par des ennemis qui se renouvellent sans cesse, elle fut accablée par le nombre et fut à son tour mise en déroute. Près de vingt mille chrétiens parmi lesquels on comptait presque tous les chevaliers des ordres religieux, restèrent sur le champ de bataille. Après la bataille, on amena à Jacob-Ben-Youssouf plusieurs milliers de prisonniers chrétiens, et ce prince, dans l'ivresse que lui inspirait sa victoire, les fit remettre en liberté sans exiger d'eux aucune rançon.

Les musulmans s'emparèrent aussitôt d'Alarcos, qu'ils ruinèrent entièrement. Ils reprirent Calatrava, puis ils entrèrent dans le royaume de Tolède. D'après Mariana, ils n'auraient pas dépassé la ville d'Ybanes, qui est à six lieues de Tolède. Suivant d'autres, ils s'avancèrent jusqu'aux murailles de cette capitale. Mais la ville leur parut trop forte pour qu'ils osassent l'attaquer. Ils passèrent outre, et allèrent prendre Guadalajara, Talamanca, et ils s'en retournèrent

à Séville, pour revenir l'année suivante.

Le roi de Castille se retira à Tolède avec les débris de son armée, tandis que les rois de Léon et de Navarre y arrivaient eux-mêmes à la tête des secours qu'ils avaient promis. Il paraît qu'Alphonse, aigri par sa défaite, répondit quelque mot piquant au reproche qu'ils lui faisaient de ne les avoir pas attendus pour livrer bataille. Ils se retirèrent aussitôt avec leurs troupes, et dès qu'ils furent arrivés chacun sur les frontières de leurs États, ils se mirent à courir et à ravager les terres de la Castille. Cette trahison irrita vivement Alphonse VIII. Après avoir pourvu à la sûreté des places qui pouvaient être attaquées par les musulmans, il rassembla des troupes pour aller mettre fin aux ravages de ses auxiliaires.

L'année suivante, Jacob-ben-Yousouf entra de nouveau dans le royaume de Tolède; mais Alphonse trouva le moyen de se défendre contre les musulmans, et de faire en même temps avec avantage la guerre au roi de Léon. L'émir Jacob-ben-Yousouf, fatigué de ne pouvoir enlever aucune des villes qu'il avait attaquées, et d'ailleurs rappelé en Afrique par des révoltes qui menaçaient sa couronne, conclut avec les chrétiens une trêve de dix années, et repassa la mer. Ainsi, cette funeste journée d'Alarcos, l'échec le plus désastreux que les armes chrétiennes eussent essuyé en Espagne depuis la défaite de Zalaca, n'aboutit qu'à la prise de quelques places, et ne consolida ni en Espagne ni en Afrique la domination des Almohades.

Dès qu'Alphonse VIII se vit libre de ce côté, il se jeta sur le royaume de Léon. Alphonse IX s'avança pour le combattre, et les deux princes étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque les prélats qui se trouvaient dans les deux armées, s'entremirent pour amener la paix. L'avis de tout le monde fut que le meilleur moyen de la rendre durable était de donner pour épouse dona Berenguela, fille aînée du roi Alphonse VIII, au roi de Léon,

dont le premier mariage avec Thereza de Portugal, sa cousine, avait été annulé. Sans s'arrêter au lien de parenté qui existait entre Alphonse IX et dona Berenguela, et qui était presque au même degré que celui qui l'unissait à sa première femme (\*), on conclut ce mariage, qui, plus tard, fut aussi condamné par l'Eglise, mais dont cependant naquit le roi saint Ferdinand.

Dona Berenguela n'était pas la seule des filles d'Alphonse VIII à laquelle le ciel réservât le bonheur d'enfanter un saint roi. En l'année 1200, la mère de la reine de Castille, Léonore d'Aquitaine, qui avait été mariée en premières noces à Louis le Jeune, roi de France, et ensuite à Henri II d'Angleterre, dont elle était veuve, vint demander une de ses petites-filles en mariage pour le fils de Philippe-Auguste. Ce fut Blanche de Castille qui lui fut accordée, et qu'elle conduisit elle-même en France. Cette seconde fille d'Alphonse VIII fut mère de saint Louis.

MORT D'ALPHONSE II D'ARAGON. — DON PEDRO II EST COURONNÉ PAR LE PAPE. — MARIAGE DE DON PEDRO AVEC MARIE DE MONTPELLIER. — NAISSANCE DE DON JAYME LE CONQUÉRANT. — MORT DE DON PEDRO LE CATHOLIQUE. — BATAILLE DES NAVAS DE TOLOSA. — ORIGINE DES CHAÎNES DANS LES ARMES DE NAVARRE.

Le roi Alphonse second d'Aragon mourut le 25 avril 1196. Il avait été fiancé dès sa plus grande jeunesse à Sancha, fille d'Alphonse l'empereur et de l'impératrice Rica. Quelques différends qui s'élevèrent entre lui et Alphonse VIII le déterminèrent, pendant quelque temps, à renoncer à l'épouser.

(\*) Alphonse IX : 1° Urraca, sa mère; 2° Alphonse Enriquez, son aïeul maternel; 3° Dom Sancho de Portugal, son oncle maternel; 4° Dona Thereza, sa cousine germaine, sa première femme.

1° Ferdinand, son père; 2° Alphonse, l'empereur, son aïeul paternel; 3° don Sancho le Regretté, son oncle paternel; 4° Alphonse VIII, son cousin germain; 5° dona Berenguela, sa cousine issue de germain.

dée de réaliser cette union. Il envoya même des ambassadeurs à Constantinople pour demander une des filles de l'empereur d'Orient; mais, pendant que ses ambassadeurs étaient en route, ces difficultés s'aplanirent, et quand ils revinrent, ils le trouvèrent marié. Alphonse II donna un exemple rare; je ne veux pas dire de notre temps, mais à l'époque où il vivait. Il resta fidèle à la reine, ce qui lui mérita le nom d'Alphonse le Chaste. Il eut de son mariage quatre fils: don Pedro, qui fut son successeur, Alphonse, Sancho et Ferdinand. Il eut aussi quatre filles: Constance, mariée au roi de Hongrie, Eléonore et Sancha, qui épousèrent des comtes de Toulouse, et Dulce, qui se consacra au service de Dieu.

Au commencement de son règne, don Pedro II, surnommé le Catholique, fit le voyage de Rome, où il fut accueilli avec magnificence par le pape Innocent III. Il y reçut l'onction sainte dans l'église de Saint-Pancrace, et le souverain pontife le couronna de sa propre main. Les auteurs catalans rapportent à cet égard une histoire assez bizarre. Ils disent que le roi ayant été prévenu que l'usage des papes était de poser avec leurs pieds le diadème sur la tête de ceux qu'ils couronnaient, voulut éviter qu'Innocent III n'en agit avec lui de cette manière. Il imagina de faire construire sa couronne en pain-azyme, et la fit orner des pierres les plus précieuses, afin que le pape, arrêté par la fragilité de la matière, fût obligé de prendre la couronne avec ses mains. On ne sait guère ce qui peut avoir donné lieu à cette tradition racontée sérieusement par le grave Blancas; ce qui est certain, c'est que, pour prix de la condescendance que le pape avait eue de le couronner, don Pedro lui fit hommage de son royaume, et s'engagea à lui payer un tribut annuel. Mais la constitution aragonaise ne laissait pas au souverain le droit de disposer de la fortune publique. Dans les cortès de Huesca, les représentants du pays attaquèrent l'engagement pris par le roi,

le déclarèrent nul, et le tribut ne fut pas payé.

Don Pedro eut pour première femme la nièce du comte de Forcalquier, qui lui donna un fils nommé Ramon Berenguer; mais, cet enfant mourut en bas âge, et sa mère ne lui survécut que peu de temps. Alors don Pedro épousa Marie, fille de Guillaume, seigneur de Montpellier. Le récit de ces secondes noces ressemble à une intrigue de comédie (\*), bien plus qu'à de l'histoire, et cependant les circonstances en sont attestées par les auteurs les plus sérieux, justifiées par les pièces les plus irrécusables. Don Pedro conçut pour la nouvelle reine une aversion si violente qu'il refusa de consommer le mariage, et qu'il se pourvut auprès de la cour de Rome pour le faire annuler. Il prétendait que Marie de Montpellier était sa cousine, et que d'ailleurs elle était déjà mariée quand il l'avait épousée. La reine répondait qu'à la vérité, lorsqu'elle était encore très-jeune, elle avait été mariée au comte de Comminge; mais que ce mariage avait été considéré comme nul, parce que le comte de Comminge était son parent, et qu'en outre, au moment où cette union avait été contractée, le comte de Comminge avait déjà deux épouses vivantes: Guillelma, fille d'Arnauld de la Barca, et l'autre, Beatrix, fille du comte de Bigorre.

Le pape décida que le mariage de don Pedro devait être maintenu, et l'on trouve dans Zurita le bref qui fut expédié à cette occasion. Si l'Eglise pouvait déclarer indissoluble le lien qui unissait les deux époux, elle était sans action pour contraindre le roi à exercer tous les droits que lui donnait sa qualité de mari. Malgré les représentations que lui avaient adressées à cet égard les seigneurs aragonais, il disait que jamais la reine ne serait mère de l'héritier de la cou-

(\*) Cette histoire a en effet fourni à Calderon de la Barca une de ses plus jolies comédies; c'est celle intitulée: *Gustos y disgustos no son mas que imaginacion*.

ronne; il refusait d'habiter avec elle, et tandis qu'elle demeurait au château de Mirevaux, dans les environs de Montpellier, don Pedro séjournait où les soins de la royauté, où les plaisirs l'appelaient. Un jour qu'il était venu à Lates, près de Montpellier, pour se livrer au plaisir de la chasse, un riche homme d'Aragon, nommé Guillem d'Alcala, parvint à le conduire à Mirevaux en lui faisant espérer qu'il y serait accueilli par une dame dont il était amoureux. A cette dame, qui devait le recevoir dans l'obscurité, on substitua la reine. Le lendemain, quand le roi reconnut son erreur, il s'emporta. Il jura qu'il ne se laisserait plus prendre à un semblable piège. Mais sa colère ne servit de rien. Des témoins, choisis parmi les grands du royaume, avaient constaté le rapprochement des époux. Marie de Montpellier devint enceinte, et accoucha d'un fils la veille de la Purification, 1<sup>er</sup> février 1208. Elle le fit aussitôt présenter à l'église de Sainte-Marie de Montpellier, et, pour déterminer le nom qu'elle lui donnerait, elle fit prendre douze cjergeres du même poids et de la même grosseur, à chacun desquels elle attacha le nom de l'un des douze apôtres. Celui qui dura le plus longtemps fut celui de saint Jacques; c'est pour cela qu'elle appela son fils Jacques, ou, en idiome catalan, Jaume et Jayme.

Don Pedro, souverain de Montpellier et d'une partie de la Gaule narbonnaise, devait être inévitablement appelé à jouer un rôle dans ces guerres déplorables que l'hérésie des Albigeois et le fanatisme de saint Dominique avaient allumées. Raymond, comte de Toulouse, qui avait épousé Eléonore, l'une des sœurs du roi d'Aragon, avait été excommunié, et Montfort, à la tête d'une armée de fanatiques, s'était chargé de le dépouiller de ses Etats. Don Pedro, guidé par un sentiment de justice et révolté par la barbarie des agresseurs, prit parti pour son beau-frère. Il entra dans la Gaule narbonnaise à la tête de son armée, et vint mettre le siège devant le

château de Muret, où il fut tué, le 14 septembre 1213.

L'année précédente, en 1212, s'était passé un des faits les plus célèbres de l'histoire espagnole; et quoique don Pedro d'Aragon n'y ait pas joué le premier rôle, il est juste, cependant, de lui rendre la part d'honneur qui lui appartient. On se rappelle qu'à la suite du désastre d'Alarcos une trêve de dix années avait été conclue avec le prince des Almohades, Yacoub-ben-Youssef. Ce souverain était mort en Afrique, dans la soirée du jeudi 21 rabia prior de l'année 595 (mercredi 20 janvier 1199). Il avait eu pour successeur son fils Mohammed Abu-Abd-Allah, que la flatterie avait décoré chez les Arabes du titre glorieux de al-Nassr-Leddin-Allah, le soutien de la loi de Dieu, et que la couleur verte de son turban avait fait désigner par les chrétiens sous le nom de Mohammed le vert.

Aussitôt que le terme de la trêve fut arrivé, les deux partis reprirent les armes; les mahométans avec la présomption de reconquérir tout ce qui leur avait été arraché en Espagne; les chrétiens avec l'espoir de renverser le faible empire des Almohades, et de chasser entièrement les musulmans de la Péninsule. Alphonse de Castille envoya don Fernan son fils à la tête d'une armée pour parcourir les environs d'Andujar et de Baeza. De son côté, Mohammed-Al-Nassr était passé en Espagne à la tête d'une armée que les écrivains arabes évaluent à 160,000 hommes, et à laquelle vinrent se joindre les troupes des musulmans de l'Andalousie. Il était entré dans les Etats chrétiens au commencement de l'année 608 de l'hégire (juin 1211); et au lieu de profiter de l'avantage que lui donnait le nombre de ses troupes, et de marcher en avant pour chercher l'armée espagnole, il s'arrêta à attaquer la ville de Salvatierra. Mais ce siège traîna tellement en longueur, disent les auteurs arabes, qu'une hirondelle fit son nid sous le pavillon de Mahommed, qu'elle eut le temps d'y élever sa couvée, et que



les petits s'envolèrent avant que la ville fût prise.

Don Alphonse, en apprenant que les Almohades assiégeaient Salvatierra, s'était mis en route pour aller dégager cette place. En chemin il rencontra l'armée de son fils qui revenait de parcourir les frontières de l'Andalousie, et ce jeune prince lui représenta qu'avec le peu de troupes qu'ils avaient réunies il y aurait témérité à affronter la multitude des ennemis. Alphonse se rendit à ces raisons, et Salvatierra ne fut pas secourue; mais elle se défendit courageusement; et ce ne fut qu'à la fin de septembre que les musulmans purent s'en rendre maîtres. Mais alors l'hiver approchait. Les vivres et le fourrage leur manquèrent. Déjà les maladies s'étaient mises dans leur armée. Il fallut qu'ils renoncassent à tenter cette année aucune grande entreprise. Ils se retirèrent donc en Andalousie pour attendre le retour de la belle saison.

Pendant que l'impéritie des généraux de Mahommed épuisait ainsi l'armée musulmane en efforts inutiles, Alphonse et l'infant Ferdinand profitaient de ce répit pour rassembler des troupes et pour prendre toutes les mesures réclamées par la sûreté publique; mais l'infant, épuisé par les fatigues de la campagne pénible qu'il avait faite, fut atteint d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Il mourut le vendredi 14 octobre 1211. Ce funeste événement, tout en accablant le roi Alphonse d'une profonde douleur, n'arrêta pas les préparatifs qu'il faisait pour résister à la puissante armée des Almohades. Il fit au contraire tout ce que la prudence put lui suggérer. Il demanda des secours à tous les princes chrétiens de la Péninsule; il fit répéter dans tous ses États des prières publiques pour invoquer l'assistance du ciel; et la guerre qu'il allait soutenir fut prêchée comme une croisade, comme une entreprise agréable à Dieu. Des troupes d'étrangers dont on ne peut fixer le nombre, mais qui, disent les écrivains, s'élevaient à plus de cent mille hommes, se réunirent à Tolède où était le rendez-vous

fixé par le roi. Cette armée, sans chef, sans discipline, avide de meurtre et de pillage, commença son œuvre par des séditions. Les soldats voulaient, disaient-ils, faire justice des juifs qui se trouvaient en grand nombre à Tolède. Il fallut toute l'énergie du roi et des seigneurs castillans pour réprimer ces fanatiques. On ne peut guère calculer à quels excès se seraient portés ces dangereux auxiliaires si le roi d'Aragon ne fût arrivé à la tête d'une armée de 20,000 fantassins et de 3,500 cavaliers; il vint aussi des troupes du Portugal et du royaume de Léon. Cette immense armée partit de Tolède le 21 juin 1212. L'avant-garde, composée des étrangers, était commandée par Diego de Haro. Le centre marchait sous les ordres du roi d'Aragon. Le roi Alphonse de Castille fermait la marche avec une nombreuse infanterie et à la tête de 14,000 cavaliers castillans.

Le troisième jour on arriva devant la ville de Malagon, qui était au pouvoir des musulmans. La garnison, voyant combien était nombreuse l'armée des chrétiens, ne tenta pas de se défendre. Elle se retira dans la citadelle; elle y fut attaquée, et les troupes étrangères, qui formaient l'avant-garde des chrétiens, étant parvenues à escalader les remparts, massacrèrent sans pitié tous les musulmans. L'armée se porta ensuite sur Calatrava, qui résista peu de temps. Les musulmans rendirent la place à condition qu'on leur laisserait la vie et la liberté. Les soldats étrangers, qui ne respiraient que sac et que pillage, voulaient passer tous les infidèles au fil de l'épée; ils voulaient surtout s'enrichir des dépouilles des vaincus. Mais Alphonse de Castille, qui a mérité d'être nommé Alphonse le Noble, Alphonse le Bon, ne voulut pas laisser massacrer tant de braves gens qui s'étaient rendus sur sa parole royale. Il ordonna qu'ils pussent en sûreté rejoindre le camp musulman. Ce fut pour les étrangers un motif de mécontentement; et comme ils souffraient

beaucoup des chaleurs intolérables, pour la plupart d'entre eux, ils abandonnèrent presque tous l'armée, et partirent pour retourner dans leur pays. En arrivant près de Tolède ils tentèrent de piller la ville; mais les habitants leur en fermèrent les portes, et cette multitude, manquant de chef et n'ayant pas de provisions, fut obligée, pour pouvoir subsister sur la route, de se diviser par petites troupes, ce qui la rendit moins dangereuse pour les pays qu'elle traversa. Les rois espagnols durent être peu contrariés par la défection de ces bandes, car elles étaient, par leur indiscipline, plus redoutables pour ceux qu'elles venaient secourir que pour les ennemis qu'elles allaient combattre. Leur départ fut d'ailleurs grandement compensé par l'arrivée du roi Sancho le Fort, qui amenait une armée de Navarrais.

Dans leur marche, les chrétiens forcèrent quelques châteaux. Enfin ils arrivèrent au pied de la Sierra Morena. Mohammed les avait gagnés de vitesse, et s'était depuis quelque temps emparé de tous les défilés de ces montagnes; il s'était principalement assuré du port de la Losa par lequel il paraissait indispensable que passât l'armée chrétienne pour pénétrer en Andalousie. Mohammed espérait que, si elle voulait forcer ces défilés, maître de la position, il aurait peu de peine à remporter la victoire. Si elle s'arrêtait, elle aurait bientôt épuisé le pays et manquerait de vivres et de fourrage. Si elle reculait, c'était pour elle un échec, un déshonneur, et tous les frais de cet immense armement se trouvaient avoir été dépensés en pure perte. Ces calculs étaient sages; mais un pouvoir plus élevé que celui des hommes les déjoua. Les rois chrétiens avaient réuni un conseil de guerre, et ils délibéraient pour savoir ce qu'on ferait. Don Lope, fils de Diego de Haro, était parvenu à s'emparer des hauteurs du port de Castro-Ferral; mais après ce port il en fallait forcer un autre et l'on ne pouvait songer à engager l'armée dans un passage d'un accès aussi difficile. On était dans le plus

grand embarras lorsqu'un pâtre se présenta au camp. Suivant quelques auteurs, il se nommait Martin Alhaja, suivant les autres, ce n'était pas un homme, mais un ange que Dieu envoyait au secours des chrétiens. Il dit qu'il avait longtemps gardé ses troupeaux dans ces montagnes, et que, si on voulait se fier à lui, il indiquerait un chemin pour mener, sans péril, toute l'armée jusqu'aux plaines où était campée l'armée des Almohades. S'en rapporter sur une chose de cette importance à la parole d'une personne qu'on ne connaissait pas, n'eût pas été la conduite de chefs prudents. Mais on convint que Diego de Haro et Garcia Romero iraient en éclaireurs, avec quelques bataillons, pour s'assurer de la possibilité de franchir la Sierra, et pour s'emparer du passage. Ce pâtre leur fit suivre un chemin qui s'élevait le long du flanc de la montagne, et qui, dans le commencement, paraissait se diriger vers un point diamétralement opposé à celui qu'on voulait atteindre; et il parvint à les conduire, par un chemin facilement praticable, jusqu'à l'autre côté de la montagne, où se trouvait une vaste plaine capable de contenir toute l'armée. Diego de Haro fit donc à l'instant même prévenir les rois, et, pour que ceux qu'il envoyait ne se trompassent pas à leur retour, et qu'ils pussent facilement reconnaître le chemin, le pâtre qui les avait conduits plaça le squelette d'une tête de vache dans un endroit où le sentier formait un embranchement qui pouvait les égarer. C'est, dit-on, ce qui lui fit, par la suite, donner le nom de *Cabeça de Vaca*.

L'armée gagna, par ce chemin, l'autre côté de la montagne, et commença à s'y retrancher le samedi 14 juillet 1212. Les musulmans furent bien surpris de voir les chrétiens arrivés en cet endroit; néanmoins ils ne perdirent pas courage, et ils vinrent présenter la bataille; mais pendant deux jours on la refusa, et l'on s'occupa uniquement à fortifier le camp, à reconnaître la disposition du terrain et